

Nous avons vu l'immense et affreux brasier, au moment où nos braves pompiers luttèrent contre lui avec autant d'intrépidité que de science stratégique, et jamais cette scène ne s'effacera de notre mémoire.

L'émotion étreignait tous les coeurs. Une conflagration de l'édifice tout entier était à craindre. Le Saint Sacrement était transporté dans une maison religieuse voisine. Les ornements sacrés étaient mis en lieu sûr. Les pauvres, les vieillards, les paralytiques des différentes salles de l'institution étaient péniblement conduits aux demeures hospitalières qui s'ouvraient pour eux. Les plus ferventes prières montaient vers le ciel. Après trois heures de lutte contre l'élément destructeur, on vit que le danger était conjuré. Le reste de l'hôpital était sauvé. Mais les pertes subies étaient déjà bien grandes. Et puis surtout, quelle hécatombe! C'était là la grande douleur, celle qu'aucune parole humaine ne saurait consoler. Parmi ces enfants disparus, il y en avait un certain nombre confiés aux religieuses par de pauvres mères malheureuses et en détresse. Mais la plupart étaient des enfants cruellement abandonnés, portés quelquefois secrètement à cet asile de charité, laissés aux portes, la nuit, et que les Soeurs avaient recueillis avec amour et pitié. C'est spécialement pour ces petits infortunés qu'elles avaient construit leur crèche. Elles les avaient donc adoptés. Avec quelle tendresse maternelle elles veillaient sur leur faiblesse et leur misère! Il suffit de les voir et de les entendre aujourd'hui pour comprendre à quel point elles les aimaient. Elles nous rappellent Rachel repoussant toute consolation parce que ses enfants ne sont plus. C'est pour leur coeur un deuil qui durera toujours. Il se transmettra dans l'Institut de génération en génération : le 14 février 1918 restera la date la plus triste de son histoire.

Et cependant, ô sublimité de notre religion! l'acte admirable de la vénérable Mère d'Youville, au moment où le feu détrui-